

DAVID
MARUSEK

L'ENFANCE
ATTRIBUÉE



UNE
HEURE
LUMIÈRE



Le Béal

David Marusek

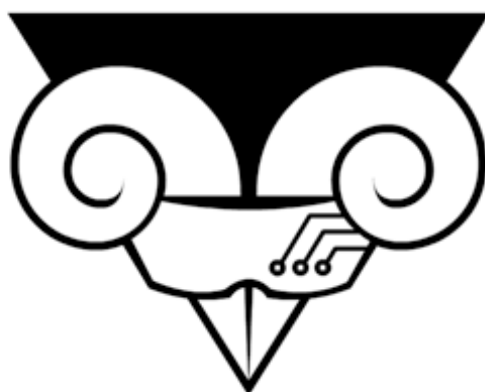
L'Enfance attribuée



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

Titre original : *We Were Out of Our Minds with Joy*

©1995, David Marusek

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Traduit de l'anglais par Patrick Mercadal

Merci à Quarante-Deux pour le suivi éditorial

© 2019, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2019, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-882-9

Parution : août 2019

Version : 1.0 — 19/07/2019

CHAPITRE 01

Le 30 mars 2092, le ministère de la Santé et des Affaires sociales nous délivra un permis, à Eleanor et moi. Le sous-secrétaire d'État à la Population nous fit part de la nouvelle avec les félicitations officielles. Nous étions abasourdis par tant de bonne fortune. Le sous-secrétaire nous invita à contacter l'Orphelinat national. Dans un tiroir du Jersey se trouvait un bébé à notre nom.

Nous étions fous de joie.

Eleanor et moi étions ensemble depuis un an, depuis qu'un de mes amis nous avait présentés lors d'une soirée à Manhattan. Je comptais parmi les rares invités présents en corps-réel, la majorité des autres y assistait sous forme d'hologramme.

« Sam, je voudrais te présenter quelqu'un », dit mon ami.

Je n'étais pas prêt à rencontrer qui que ce soit ; je n'aurais même pas dû venir. Je récupérais après une longue semaine passée sur un travail de design, dans mon studio de Chicago. À cette époque, je verrouillais ma porte pour me plonger dans mon ouvrage, oubliant même de manger ou de dormir. Henry savait gérer tous les appels. Lui seul s'occupait de moi. Puis, une ou deux semaines plus tard, j'émergeais, affamé et solitaire, me ruais sur la première soirée venue, et me gorgeais de canapés, de cubes de fromage, de minuscules épis de maïs macérés dans du vinaigre. J'étais donc là, pas rasé et échevelé, penché sur le buffet de mon ami, arborant un air sombre comme pour défier quiconque de m'approcher. Je n'étais pas venu pour discuter avec des gens, encore moins pour en rencontrer. J'avais simplement besoin d'être entouré pendant un moment, d'observer les gens, d'écouter leurs bavardages. Mais mon ami me tapa sur l'épaule.

« Sam Harger, dit-il, voici Eleanor Starke. Eleanor, Sam... »

Une femme se tenait debout sur le coin de tapis d'un autre lieu, sirotant du café dans une tasse en porcelaine. Nous échangeâmes un sourire pendant que nos systèmes d'assistance personnelle nous distillaient des informations.

« Oh, fit-elle presque aussitôt. Sam Harger, l'artiste, bien sûr. Je suis une admiratrice de longue date, notamment de votre première

période. Je viens d'ailleurs de découvrir au musée d'ici l'une de vos aspersions.

– Et c'est où, ici ? »

Un froncement de sourcils brouilla les traits remarquables de son visage, mais elle retrouva vite le sourire. Elle avait dû se demander si mon assistant était complètement inepte.

« Budapest... » répondit-elle.

Budapest, murmura Henry dans ma tête. Désolé Sam, mais son système ne veut plus me parler. Je fouine dans les sources publiques. Elle est un genre de grand procureur multinational, actuellement indépendante. Je suis en train de chercher une bio.

« Vous avez un avantage sur moi, dis-je à la femme qui se trouvait de l'autre côté de la planète. Je ne suis pas très au fait des lois, des affaires ou de la politique. Et mon assistant est celui d'un artiste, pas un espion... »

À moins qu'elle n'ait projeté un alias, cette Eleanor Starke était une femme d'environ vingt-cinq ans, svelte, ravissante. Cheveux blond-roux, doux visage arrondi aux taches de rousseur désarmantes, lèvres pleines, des sourcils très fournis. Trop jolie pour un procureur. Toutefois, son regard n'avait rien de tendre. Ses yeux pointaient sous ses cils comme des anguilles sous un banc de corail.

« De plus, dis-je, j'allais partir.

– Déjà ? Dommage... »

Ses sourcils marquèrent la déception.

« Vous ne resteriez pas encore un peu ? »

Sam, bourdonna Henry, il n'y a pas deux bios la concernant qui s'accordent sur la moindre date de base. Elle a entre cent quatre-vingts et deux cent quatre ans.

Je me rendais compte que cette femme avait le bras long si elle pouvait brouiller des bases de données publiques sécurisées.

Canal Société l'a récemment répertoriée parmi les célébrités potentielles. De plus, on l'a beaucoup vue fréquenter une nuée d'artistes au cours des douze derniers mois. Écrivains, danseurs, chefs d'orchestre, holographistes, compositeurs.

Eleanor grignota un bout de gâteau.

« C'est l'heure du petit-déjeuner pour moi. J'aimerais que vous puissiez y goûter. Il n'existe rien de comparable, par chez nous... »

Elle essuya les miettes sur ses lèvres.

« Au fait, votre assistant, votre... Henry... Il est un peu désuet, non ? J'ai un faible pour les artistes, effectivement. Et alors ? »

J'en fus saisi de surprise ; elle avait capté mon système.

« N'ayez pas l'air si surpris, dit-elle. Votre liaison est plutôt relâchée ; on dirait presque une diffusion à large bande. Quand avez-vous mis à jour votre protocole de confidentialité pour la dernière fois ?

– Vous savez sans conteste comment séduire un homme, dis-je.

– Ce n'est pas mon but.

– C'est quoi, votre but ?

– Dîner, pour commencer. Je serai à New York demain. »

Je considérai son invitation, la diversion qu'elle me procurerait. J'en avais justement besoin. Il fallait que je m'évade de mon propre crâne. Se retrouver au lit avec quelqu'un serait agréable, mais pas avec cette chasseuse de têtes patentée, cette Eleanor Starke. Je connaissais une bonne demi-douzaine de femmes dans la ville avec lesquelles j'aurais préféré passer mon temps.

Et pourtant, j'acceptai parce que ses sourcils m'intriguaient. Je savais bien qu'elle avait engagé quelqu'un pour façonner son visage — mais peut-être en partant de ses caractéristiques originales. Elle avait modelé ses propres traits pour en faire une arme sournoise qui complétait les sales tours de son arsenal d'avocat. Ainsi, elle pouvait paraître inoffensive, vulnérable. Ainsi, elle pouvait convaincre les jurys, duper les conseils d'administration, les hommes comme les femmes. Mais pourquoi ces sourcils ? Ils étaient massifs. Quand elle parlait, ils s'arquaient ou se baissaient au rythme de ses propos. Ils étaient dérangeants, surtout pour un artiste. Je me rendis compte que je les fixais. En tant que graphiste et peintre à l'ancienne mode, ça me démangeait de les réduire, de les amincir. Depuis cinq minutes que nous discutons, ils avaient complètement accaparé mon attention. Je n'aurais personnellement jamais dessiné des sourcils pareils. Puis il m'apparut que ça pouvait bien être les siens, naturels et inchangés, car aucun concepteur-visagiste professionnel — avec une réputation à défendre — n'aurait eu le culot de les réaliser ainsi. Cette Eleanor Starke, requin des multinationales, avait sans doute fait rectifier ses autres traits à son avantage, s'affublant peut-être même de taches de rousseur. Néanmoins, j'étais de plus en plus convaincu qu'elle avait été un bébé aux sourcils touffus ; à l'image d'une cohorte d'artistes avant moi, je mordis à l'hameçon.

« Dîner non, répondis-je, mais que diriez-vous d'un déjeuner ? »

Comme cela arrive souvent, le déjeuner conduisit au dîner. On baisa comme des lapins. Les sourcils étaient authentiques, y compris leur couleur. Au cours des quelques semaines qui suivirent, on essaya tous les lits de nos divers appartements, disséminés le long de la côte Est. Bientôt, la nouveauté s'estompa. Elle cessa de m'appeler et je fis de même — nous

étions rassasiés, du moins le pensais-je. Elle partit pour un long voyage hors du Protectorat. Un mois s'était écoulé quand je reçus un message de Pékin. Son organisateur me demanda si j'accepterais d'holodéjeuner le lendemain. Son déjeuner tardif en Chine coïnciderait avec mon cognac de minuit, à Buffalo. Bien sûr, pourquoi pas ?

Je m'holographiai à l'heure dite. Elle avait déjà commencé : elle portait un morceau de châtaigne d'eau à sa bouche, à l'aide de baguettes, quand elle m'aperçut. Son visage tout entier s'éclaira de plaisir.

« Salut, dit-elle. Bienvenue, je suis si contente que tu aies pu venir. »

Elle était assise à une superbe table en laque, proche d'un mur tendu de tissu écarlate brodé de fils d'or.

« Malheureusement, je ne peux pas rester, annonça-t-elle, posant les baguettes sur l'assiette. Un changement de dernière minute. Vraiment désolée, mais il fallait absolument que je te voie, ne serait-ce qu'un instant. Comment vas-tu ?

– Bien », répondis-je.

Elle portait un tailleur de bureau en soie verte à la veste ample, ses cheveux étaient enroulés en chignon sur le sommet de sa tête.

« Pouvons-nous reprogrammer pour demain ? » de-manda-t-elle.

Nous nous contemplâmes longuement. J'étais surpris de me sentir aussi bien avec elle, et d'être aussi déçu. Je n'avais pas réalisé à quel point elle m'avait manqué.

« D'accord pour demain. »

La nuit qui suivit, je ne réussis pas à dormir, et la journée du lendemain eut les couleurs de l'expectative.

À minuit, j'annonçai :

« OK, Henry, emmène-moi au Hilton de Pékin.

– Elle n'y est pas, répondit-il. Ce soir, elle se trouve au Watanabé de Tokyo. »

Effectivement, les murs écarlates avaient cédé la place à des paravents en papier.

« Te voilà, dit-elle. Tant mieux, je meurs de faim. »

Elle découvrit un bol et se servit du riz fumant tout en m'expliquant dans les grandes lignes l'affaire qu'elle était en train de négocier.

« Ils veulent m'engager, tu sais. Ils m'offrent le triple de mes honoraires habituels. Les Japonais sont bizarres quand ils sont aux abois. Ils deviennent tellement... indifférents. »

Je sirotais mon verre.

« Et que leur as-tu répondu ? »

À ma grande surprise, pour ma part j'étais loin d'être indifférent.

Elle me lança un regard curieux.

« Je leur ai dit que je réfléchirais. »

Nous commençâmes à nous voir pendant environ une demi-heure chaque jour, parlant de tout ce qui nous venait à l'esprit. Lea avait des centres d'intérêt affirmés et variés ; tout la fascinait. Elle me raconta, en s'étouffant de rire, des anecdotes sur des gens célèbres en fâcheuse posture. Elle révélait d'étonnantes vérités camouflées derrière les nouvelles du jour et me fit remarquer les perspectives d'investissement qui en découlaient. Elle m'arrachait toute sorte d'opinions, de racontars, d'éclats de rire. Sa moitié de la pièce changeait tous les jours, reflétant son itinéraire mouvementé : jade, bambou et teck. La mienne ne variait jamais. C'était le patio de ma maison à flanc de colline, à Santa Barbara, dans laquelle je m'étais rendu pour être plus près d'elle de trois heures. Tout en parlant, nous laissions nos regards dériver vers le canyon planté de yuccas et d'arbustes épineux, puis le campus et la plage situés à l'arrière, vers les îles et, au-delà, le Pacifique bleu-vert qui nous séparait.

Des semaines plus tard, quand nous nous retrouvâmes à nouveau en corps-réel, j'étais intimidé. Je ne savais pas comment m'y prendre. Alors, on bavarda. On était assis côte à côte sur le lit, enchaînant les sujets de conversation. Sans succès. Son corps, si proche, me troublait. Je le connaissais pourtant, du moins je le pensais : je l'avais dépouillé de ses vêtements onéreux une dizaine de fois auparavant. Mais c'était un corps différent à présent, même s'il s'agissait toujours de celui de Lea. J'étais prêt à lui faire l'amour, si jamais je parvenais à me lancer.

« Tu ne serais pas un peu nerveux ? » Elle rit en déboutonnant ma chemise.

Heureusement, avant de faire le grand saut, les parties autodestructrices de nos personnalités remontèrent à la surface. La proximité du bonheur peut être angoissante. Elle craqua la première. Nous étions dans sa résidence du Maine quand un holo de son chef de sécurité apparut dans la pièce. Jusque-là, le seul membre de son système d'assistance personnelle — elle disait son cabinet — qu'elle m'avait laissé rencontrer était son organisateur.

« J'ai quelque chose à vous montrer », fit le chef de sécurité, me lançant un regard courroucé sous ses sourcils broussailleux. Je tournai les yeux vers Eleanor, qui n'essaya pas d'expliquer ou d'excuser cette intrusion.

« C'est une diffusion en direct », fit-il en se retournant alors que l'holoserveur matérialisait le studio de *Canal Société* dans le salon d'Eleanor. C'était l'heure de la chronique *Couples de la semaine*, et les coprésentateurs Chirp et Ditz débitaient quelques spéculations haletantes

sur des couples infortunés surpris par des holocams dans des lieux publics, et exhibés dans les salons d'un bout à l'autre du système solaire.

Tout d'un coup, nous nous retrouvâmes à l'extérieur du restaurant de Boston, où Eleanor et moi avions dîné ce soir-là. Un couple sortit d'un taxi. Moustache noire, cheveux argentés, il donnait l'impression de s'ennuyer ferme. Elle avait un visage de vamp, en lame de couteau, des cheveux noirs défraîchis et le regard absent.

« Quiiii sont ces peersoonnalités diistinguées ? demanda Ditz à Chirp.

– 'Tention à c'qu'on dit, mauvais' langu'. C'est l'impitoyable Eleanor K. Starke et son dernier étalon en date, Samsamson Harger. »

Je tressaillis. Les individus en question avaient nos corps, portaient nos habits de soirée, mais nos visages avaient été pixélisés, remodelés à en être méconnaissables.

Eleanor les examina de près. « C'est bien. Bon travail.

– Merci, répondit son chef de sécurité.

– Attends une minute. »

Eleanor arqua un sourcil dans ma direction. Je ne sus pas quoi dire.

« Ne s'agit-il pas d'une diffusion commerciale protégée par la loi ? » demandai-je.

Elle rit, et se tourna vers le chef de sécurité. « Pourra-t-on remonter jusqu'à moi ?

– Non.

– Cela se produira-t-il à chaque fois qu'un réseau quelconque décidera de diffuser quelque chose me concernant sans mon expresse permission ?

– Oui.

– Merci. Tu peux disposer. »

Le chef de sécurité se dissipa. Eleanor me passa les bras autour du cou, et me regarda dans les yeux.

« Je fais grand cas de notre vie privée.

– C'est bien, très bien, répondis-je. Mais c'est aussi *mon* image que tu as modifiée sans *mon* expresse permission.

– Et alors ? Je te protégeais. Tu devrais être reconnaissant. »

Une semaine après, j'étais en compagnie d'Eleanor dans mon appartement de Buffalo. Sans prévenir, elle me demanda de commander un exemplaire du dernier épisode de l'autobiographie d'un certain auteur de best-sellers. Elle dit qu'il s'agissait d'un de mes prédécesseurs, un amant récent, qui avait inclus contre sa volonté plusieurs paragraphes concernant leur liaison dans sa lecture. Je demandai à Henry de trouver ladite lecture, mais Eleanor assura qu'il serait préférable de passer par la centrale domotique, ce que je fis et cette dernière se figea. Elle stoppa

net, ne répondit plus. Le système de régulation du confort de mon appartement cessa de fonctionner. Les lumières s'éteignirent, la cuisine s'arrêta, la porte des toilettes refusa de s'ouvrir.

« Combien d'exemplaires crois-tu qu'il en vendra ? demanda Eleanor en riant.

– Je vois ce que tu veux dire... »

Je commençais effectivement à voir : Eleanor était un tantinet trop parano à mon goût. La coupe fut pleine quand je découvris que son système s'en prenait à Henry. Je lui demandai son rapport bimensuel sur mes affaires, et il répondit :

« *Patientez, s'il vous plaît.* »

J'étais assis à ce moment-là, et me relevai stupidement *avant* de comprendre.

« Que signifie *patientez, s'il vous plaît*, Henry ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

– *Mes capacités de traitement sont actuellement surchargées et indisponibles. Patientez, s'il vous plaît.* »

Aucun incident de la sorte ne s'était jamais produit.

« Henry, que se passe-t-il ? »

Après un long silence, il murmura :

« *Emmenez-moi à Chicago.* »

Chicago. Mon studio. C'était là que se trouvait son réceptacle. Je partis immédiatement, malade d'inquiétude. Entre les périodes d'interruption, Henry fut en mesure de m'assurer que, *grosso modo*, il était fonctionnel, mais qu'il était occupé à colmater toute une série de brèches dans la sécurité.

« Et l'origine ? Henry, dis-moi qui te fait ça.

– *Il essaie encore. Non, il a pénétré. Il est parti. Le revoilà. Patientez, s'il vous plaît.* »

Soudain, ma bouche s'emplit d'une salive au goût d'huile de vidange : Henry — ou quelqu'un d'autre — avait lancé une purge finale. J'excrétais mon interface avec Henry. Au cours des douze prochaines heures, je cracherais, suerais, pisserais et chierais les millions de nanoprocresseurs esclaves implantés dans les vacuoles de mes cellules graisseuses, et qui me reliaient au réceptacle d'Henry à Chicago. Tant que je n'aurais pas atteint mon studio, nous ne serions plus en contact, je devrais me débrouiller tout seul. Privé d'assistance pour naviguer dans le labyrinthe des tubes de propulsion, je loupai complètement l'Illinois, et dus revenir depuis Toronto. Les taxis de Chicago répondaient toujours à mes commandes vocales, mais comme je n'avais aucun moyen de transférer des fonds, je fus forcé de parcourir à pied les dix blocs qui me séparaient de l'immeuble Drexler.

Une fois dans le studio, je me précipitai sur le petit réceptacle en céramique coincé entre un placard et le mur.

« Tu es là ? »

Henry existait en tant que voix agréable dans ma tête. Il existait en tant que flux de données à travers l'espace et la fibre. Il existait également en tant que signal *ourobouros* dans une boucle-forte en Suisse. Mais si Henry avait une existence quelque part en tant qu'entité physique, c'était ici sous la forme d'une pâte gélatineuse dans cette boîte.

« Henry ? »

Le voyant d'activité de la boîte clignota.

« La salope ! Comment a-t-elle pu ? Comment a-t-elle osé ?

– Finalement, c'est parfaitement logique.

– La ferme, Henry. »

Henry était en sécurité aussi longtemps qu'il demeurait isolé des réseaux. Il ne pouvait même plus répondre au téléphone pour moi. Il était prisonnier ; nous étions tous deux prisonniers dans mon studio de Chicago. Le chef de sécurité d'Eleanor avait violé le bouclier de protection d'Henry des millions de fois, pratiquement en continu depuis notre rencontre à cette soirée chez mon ami. Ce bouclier était une application standard que j'avais achetée des années auparavant, pour nous protéger contre l'espionnage ordinaire des entreprises. Je ne l'avais jamais mise à jour et elle n'avait plus aucune efficacité.

« Son cabinet est une unité de classe diplomate, fit Henry. À quoi t'attendais-tu ?

– La ferme, Henry. »

Au début, l'invasion avait été tellement subtile, et Henry tellement inexpérimenté, qu'il n'avait pas eu conscience de la présence étrangère dans sa matrice. Quand il s'en rendit compte, il activa les défenses standards, mais le système d'Eleanor coulait à travers lui comme de l'eau. Il s'était mis alors à étudier toutes les brèches, apprenant à édifier des contre-mesures toujours plus efficaces. Les attaques redoublèrent, devinrent si épiques que les défenses d'Henry nécessitèrent bientôt toute son attention.

« Pourquoi ne m'avoir rien dit ?

– Je l'ai fait, Sam, à plusieurs reprises.

– Ce n'est pas vrai. Je ne m'en rappelle pas une seule.

– Tu as été plutôt préoccupé, ces derniers temps.

– Oh, la ferme ! »

Le problème était de connaître l'étendue des dégâts infligés, non pas à moi, mais à Henry. Rien de ce qui concernait mon passé ne pouvait être

utilisé contre moi. J'étais un artiste, après tout, pas un politicien : le public s'attendait à ce que je sois sans complexes. Mais si Eleanor avait endommagé Henry pour accéder à mes fichiers, je la tuerais. Je le possédais depuis l'époque des claviers et des souris. Il était le dépositaire du travail et des souvenirs de toute ma vie. Je ne pourrais pas le remplacer. Certes, il s'occupait de ma comptabilité, de mes impôts, de mes rendez-vous, de mes obligations légales, il surveillait ma santé, mes domiciles, mes investissements, etc., etc., autant de fonctions que je pourrais remplacer : il ne s'agissait que de programmes commerciaux. Je n'avais qu'à les acheter et il les modifierait pour les adapter à sa proto-personnalité excentrique. C'était cette proto-personnalité même que je ne pourrais pas remplacer. Je l'édifiais depuis quatre-vingts ans. Henry était un instrument unique de création, qui convenait parfaitement à mon esprit. Je dépendais de lui pour décoder mes pensées, concevoir les matériaux que j'allais utiliser, tester mes idées par rapport à l'air du temps. Nous travaillions en équipe. Je lui avais appris à jouer l'avocat du diable. Il me fournissait des réactions, des suggestions, des idées, et même, parfois, de l'inspiration.

« Le cabinet d'Eleanor ne s'intéressait ni à tes archives, ni à ma proto-personnalité. Il voulait seulement s'assurer, sur une base continue, que j'étais toujours Henry, que personne ne m'avait compromis.

– Il aurait peut-être pu demander ?

– Si j'étais compromis, crois-tu que je l'aurais dit ?

– Et tu l'es, compromis ?

– Non, bien sûr. »

L'idée de réinstaller Henry dans mon corps sans savoir s'il n'était pas un sale petit ver au service d'un tiers me révoltait.

« Henry, tu as une sauvegarde complète ici, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Qui date d'avant ma première rencontre avec Eleanor ?

– Oui.

– Et son scellé est intact ? Elle n'a pas été altérée, personne n'y a accédé ?

– Non... »

Bien sûr, si Henry était suborné et me disait que le scellé était intact, comment pouvais-je le savoir ? Je ne connaissais absolument rien sur le sujet.

« Tu peux utiliser n'importe quelle centrale domotique, fit-il, lisant en moi comme il l'avait toujours fait, pour vérifier le scellé, puis pour m'effacer et me relancer. Mais je suggère que tu ne le fasses pas.

– Ah oui ? Et pourquoi ?

– Parce que nous perdrons tout ce que j'ai appris depuis que nous avons rencontré Eleanor. Je commençais à devenir bon, Sam. Le temps nécessaire pour percer mes défenses augmentait de manière exponentielle. J'arrivais presque à contenir les tentatives.

– Et pendant ce temps-là, tu ne pouvais plus fonctionner.

– Alors, achète-moi plus de pâte. Beaucoup plus. Nous avons les crédits. Réfléchis. Le système d'Eleanor est agressif et dominant. Il est toujours en mode crise. Mais il est dans le camp des gentils. Si je peux apprendre comment le neutraliser, je serai mieux préparé à affronter les méchants qui vont essayer d'atteindre Eleanor à travers toi.

– Bien vu, Henry, mais tu oublies un fait essentiel. Il n'y a pas d'elle et moi. Je la laisse tomber. Non, je l'ai déjà laissée tomber.

– Je vois. Dis-moi, Sam, combien de femmes as-tu eues depuis que je te connais ?

– Comment diable pourrais-je le savoir ?

– Moi, je le sais. Depuis 82,6 années que nous sommes ensemble, tu as eu 543 femmes. Tes archives en mentionnent une centaine d'autres avant que je ne sois installé.

– Si tu le dis, Henry.

– Tu doutes de mes chiffres ? Tu veux voir la liste ?

– Je ne mets pas tes chiffres en doute, Henry. Et à quoi bon ces noms que j'ai oubliés ? »

De plus en plus, ma propre vie me faisait l'effet d'un roman russe, lu voilà bien longtemps. Je pouvais m'en rappeler les grandes lignes, mais les noms des personnages m'échappaient.

« Viens-en au fait.

– Le fait est qu'aucune ne t'a fait autant d'effet qu'Eleanor Starke. Ta biométrie bat la chamade.

– On n'en est plus à la biométrie », dis-je, mais je savais qu'il avait raison, ou presque.

La seule femme qui m'avait marqué à ce point était mon premier amour, Janice Scholero, partie il y a un peu plus d'un siècle. Toutes les autres avaient entre-temps représenté à peine plus qu'une simple vague dans une mer chaude de compagnie féminine.

Je décidai d'isoler Henry dans son réceptacle jusqu'à ce que je trouve comment le vérifier. J'ordonnai à la centrale domotique d'afficher NE PAS DÉRANGER, ARTISTE À L'ŒUVRE, et de prendre les messages. J'essayai effectivement de travailler, mais j'étais vraiment trop préoccupé. Je passais l'essentiel du temps à observer les réseaux, à faire les cent pas dans le studio, à argumenter avec Henry. Le soir, je le chargeais dans une ceinture — je gardais quelques interfaces obsolètes dans un

tiroir — avec les fonctions nécessaires pour que je puisse sortir, et boire. J'évitais mes lieux de prédilection, et tous les visages familiers.

Dans le premier message qu'elle laissa à la centrale domotique, Lea dit : *Contente pour toi. Appelle quand tu auras terminé.* Dans le second : *Ça fait plus d'une semaine, ce doit être un chef-d'œuvre.* Dans le troisième : *Dis-moi ce qui ne va pas. Tu es vraiment trop sensible. C'est ridicule. Cesse de faire l'enfant !*

J'essayai de lui expliquer. J'enregistrai un message à son intention, une litanie furieuse et pleine de mépris, mais je fus trop lâche pour le lui envoyer.

Dans le quatrième message, elle dit : *C'est à cause d'Henry, n'est-ce pas ? Mon chef de sécurité m'a tout raconté à ce sujet. Ne t'inquiète pas : ils enquêtent sur tous les gens que je rencontre, rien de personnel, et ils ne modifient rien. C'est la routine de base, à seule fin de me protéger. Tu n'as pas idée, Sam, du nombre de fois où j'aurais pu mourir s'il n'y avait pas eu mes protocoles d'action.*

Quoi qu'il en soit, je leur ai dit de laisser Henry tranquille. Ils disaient pouvoir implanter un détecteur de plantage dans sa proto-personnalité, mais j'ai refusé. Plus aucune intervention. OK ? Ça va, comme ça ?

Appelle, Sam. Dis-moi que tout va bien. Tu... Tu me manques...

À ce moment-là, je ne percevais nulle trace de présence étrangère chez Henry. Je connaissais mon Henry aussi bien qu'il me connaissait. Son processus de pensée était comme un air familier pour moi, et à aucun moment durant nos semaines d'incessantes conversations, il n'avait laissé échapper une fausse note.

Lea envoya son cinquième message depuis le lit dans lequel elle était allongée, nue, sous des draps irisés (de ma création). Elle ne dit rien. Elle fixa l'holocam, se redressa, laissant le drap descendre jusqu'à sa taille, puis se brossa les cheveux. Au-dessus des seins, sa poitrine était parsemée de taches de rousseur, comme je le savais déjà.

Des bouquets de fleurs véritables commencèrent à me parvenir, accompagnés d'un simple mot : *Appelle...*

Suivit l'autobiographie à grand succès, qui avait gelé ma centrale domotique de Buffalo, positionnée sur le passage consacré à Eleanor. La sim de l'auteur, assis dans un fauteuil en rotin et lisant un livre à reliure de cuir, décrivait, avec son accent traînant du Sud, Eleanor comme « *une petite vulvoïde parfumée dont la toison avait émigré on ne sait comment sur le front, une petite misandre aussi sensible qu'une sangsue de la Milice.* »

Je demandai à la sim de s'arrêter, d'expliquer. Elle s'exécuta avec un sourire : « *Dans ses relations avec les hommes, Eleanor Starke n'est pas intéressée par l'aspect émotionnel. Elle préfère des distractions plus puériles, comme asticoter des grenouilles avec un bâton, par exemple. C'est une femme*

de peu de patience, froide, qui n'a pas le temps pour des sentiments ou des pensées de midinette. Excepté au lit. Eleanor Starke aime les hommes niais, au lit. Plus ils sont sentimentaux, meilleur c'est. Voilà pourquoi elle aime s'amuser avec les artistes. Plus un homme possède une haute opinion de lui-même, plus il est douloureusement vulnérable ; plus son orgueil est démesuré, plus c'est excitant de le pousser à se dévoiler, avant de se délecter de sa débâcle intérieure. »

« Tu ne sais pas de quoi tu parles, criai-je à la sim. Lea n'est pas du tout comme ça. Tu ne l'as manifestement jamais connue. Ce n'est pas une sainte, mais elle a un cœur, de l'affection, et... et... Va te faire foutre !

– *Merci pour vos commentaires. Pouvons-nous vous citer ? Ne ratez pas le prochain volume de ses mémoires, L'Emmanchée se rebiffe, diffusé dès septembre par Little Brown Jug. »*

J'avais cent quarante-sept ans, et ma vie me convenait. J'avais mené successivement plusieurs carrières, amassé une fortune que même Henry avait du mal à évaluer. Pourtant, je me levais tous les jours avec un intérêt et un sens de l'aventure renouvelés. J'aurais été satisfait de vivre les prochaines cent quarante-sept années exactement de la même manière. Et cependant, quand Lea envoya son message d'adieu — tristement assise dans un musée, quelque part, une toile de mes débuts recouvrant le mur derrière elle, en guise de fond —, je sus que ma vie n'était plus que cendres et poussières.

Soixante-deux épaisses chandelles, plantées dans des candélabres dorés de la taille d'un homme, me flanquaient comme des sentinelles tandis que j'attendais, impatient dans mon smoking au balustre de l'autel. La cire d'abeille fondante emplissait la cathédrale d'une fragrance de trèfle. *Time Media* qualifiait notre union de « mariage de l'année », et diffusait la cérémonie en direct sur *Canal Mariage*. Un chœur de castrats, dissimulé dans la pénombre dispensée par les gigantesques tubes en bronze de l'orgue, enjoignait tout le monde à se soumettre à la miséricorde divine. Leur doux soprano se faufilait le long des kilomètres de voûtes de pierre, générant de curieux échos ainsi qu'une harmonie inattendue. Plus de six millions d'invités gigotaient sur des bancs de bois qui semblaient s'étirer à l'infini. Et chacun d'eux occupait un siège au premier rang, près de l'allée centrale.

Dans le studio new-yorkais du réseau, Eleanor et moi, vêtus de combinaisons bleu inactinique, nous nous tenions debout, chacun d'un côté d'une scène vide. Au signal, Lea commença à s'avancer lentement vers moi. Toutefois, au Château de Wawel surplombant l'ancienne Cracovie, elle franchissait les portes géantes de la cathédrale, sa robe de

lin ivoire resplendissante dans la lumière matinale. L'orgue entonna vigoureusement la marche nuptiale de Mendelssohn, encore amplifiée par la superficie de marbre. Deux filles jetaient des pétales de rose à ses pieds, une autre tenait sa longue traîne. Un voile diaphane dissimulait son visage aux yeux de tous, excepté les miens. Aucun homme ne marchait à ses côtés ; jeune mariée à deux cents ans, Eleanor préférait se rendre à l'autel toute seule.

Au moment de la noce, nous vivions ensemble depuis six mois. En partie par curiosité, en partie en désespoir de cause. Tout ce qui se passait entre nous prenait des proportions démesurées. Comme des racines qui se ramifiaient, s'enfonçaient. Quelque chose d'ancré en nous, mais étranger et détaché à la fois. Nous l'appelions *ça*, toujours *ça*, ne sachant comment dire. Nos vies se compliquaient, surtout pour Lea. Nous étions d'accord sur le fait que nous serions mieux sans *ça* et essayions de nous rappeler, d'après nos expériences de jeunesse, comment régler notre problème sentimental.

S'il existait un traitement sûr, garantissant qu'un homme et une femme en viennent à maudire le jour de leur rencontre, il s'agissait sans nul doute de la cohabitation. L'Humanité avait au moins appris, en quatre millions d'années d'évolution, que les hommes et les femmes n'étaient pas faits pour vivre dans la même case. Et depuis l'Interdiction de Procréation, promulguée en 2041, le côté biologique de la chose n'avait plus grande justification.

Alors, nous achetâmes en commun un hôtel particulier dans le Connecticut. Il nous fut facile de délimiter nos chambres à coucher personnelles et nos espaces de travail, mais la décoration des zones communes requit une diplomatie et des compromis dignes du règlement d'un conflit frontalier. Une fois bien installés, nous décidâmes de recevoir le mercredi soir, et nous entreprîmes la tâche ardue de faire lier connaissance à nos amis et collègues respectifs.

Nous en arrivâmes à préférer sa chambre pour regarder les réseaux, la mienne pour faire l'amour. Toutefois, pour ce qui est du sommeil, elle exigea de dormir seule. Bien, pensions-nous, voilà une faille que nous pourrions agrandir. Nous passâmes en revue les autres incompatibilités. Elle était couche-tard ; j'étais lève-tôt. Elle aimait voyager, sortir ; j'étais pantouflard. Elle adorait la musique classique ; je ne supportais que le néo-son. Elle avait un besoin maniaque d'organisation totale ; je me sentais bien dans le désordre.

Ces différences semblaient pourtant augmenter le plaisir que nous avions d'être ensemble. Nous étions deux opposés qui s'attiraient, deux molécules liées — que sais-je —, deux chiens essayant de se décoller.

*

Le réseau enregistra une audience de 6,325 millions d'abonnés pour notre mariage, un score somme toute modeste. Néanmoins, le registre recueillit des signatures parmi les plus importantes de la planète (ses admirateurs à elle), et les confettis plurent pendant des semaines. Le réseau nous offrit un voyage de noces sur la Lune ; cinq nuits au *Princesse lunaire*, plus l'aller et retour à bord de la Pan Am.

Eleanor réserva une troisième place sur la navette, pas le meilleur gage d'une lune de miel réussie. Elle m'attribua le siège côté hublot, prit celui de l'allée, et projeta entre nous les membres de son cabinet l'un après l'autre. Durant tout le vol, elle écouta leurs rapports, donna des ordres, élaborait des stratégies, ne s'arrêtant même pas lors du décollage ou de l'arrimage. Son cabinet comprenait une dizaine d'officiels, toutes des femmes, excepté le chef de sécurité. L'air plus âgé qu'elle, chacun arborait son propre signe de ressemblance avec la famille Starke : longs cheveux blond-roux, allure svelte, et les sourcils. S'ils avaient été réels, plutôt que des projections de son système d'assistance, ils auraient pu être ses sœurs, son frère, et Eleanor l'enfant gâtée de la famille.

Deux agents du cabinet m'impressionnèrent, surtout l'avocat général, une femme élégamment vêtue de quarante-cinq ans à l'air pincé, et la chef d'équipe la plus âgée. Elle coordonnait l'activité de tous les autres, était numéro deux dans la hiérarchie, juste derrière Lea. Elle lui ressemblait énormément, jusque dans sa façon de parler ; elle ne personnifiait pas une sœur aînée, mais plutôt Eleanor elle-même à soixante-dix ans. Elle me fascinait. Elle était mon Eleanor dépouillée de sa chair, à la silhouette anguleuse, aux sourcils grisonnants et amincis. Pourtant, son regard était acéré, elle s'exprimait avec beaucoup de sagesse et d'autorité. Pas étonnant qu'Henry, voix agréable dans ma tête, admirât le cabinet.

Cela faisait des lustres que je n'avais pris place à bord d'un vaisseau orbital ; la dernière fois remontait loin avant la prolifération des pestes aériennes, des nano-agents, des sangsues de la Milice, du visola et des canopées recouvrant les villes. Dans un tube, on remarquait à peine le passage des barrières, le tube lui-même étant une extension des canopées. En regardant par le hublot, je constatai avec surprise que l'aile de la navette était recouverte d'une « peau de requin », identique à celle utilisée pour les vaisseaux de la Milice. Mais cela se comprenait. Une fois hors du hangar, nous pénétrions le grand vide sauvage, devenant ainsi une cible idéale pour la moindre peste lâchée dans l'atmosphère. Sur la piste d'envol, la couche protectrice visqueuse de la « peau de requin » formait une mousse qui éliminait les contamineurs. Après le décollage,

elle ondulait puis se contractait ; la vitesse suffisait à nous protéger jusqu'à la stratosphère, où la membrane se relâchait et recommençait à mousser.

L'hôtesse, une michelle nommée Traci, était excellente. Quand je fus lassé de regarder par le hublot, elle m'apporta un oreiller. J'allais justement en demander un. Elle nous proposa des boissons, ainsi qu'au directeur de cabinet qui occupait le siège du milieu à ce moment-là. Cette attention ravit Eleanor. La michelle savait que lorsqu'un passager réservait une place pour son système d'assistance, il valait mieux traiter ce dernier comme s'il était réel. Nous observâmes la michelle prendre soin des autres voyageurs de notre compartiment. Elle avait une poitrine bien faite, des hanches rondes, et remplissait fort convenablement son élégant uniforme bleu pétrole. Elle était minuscule — une michelle mesure au maximum un mètre cinquante —, une femme poupée au teint mat, pleine de promesses, méditerranéenne.

« Le personnel Applied People est invariablement supérieur aux MacPeople, dit Eleanor.

– Qu'importe l'agence, les michelles sont supérieures, répondit le directeur de cabinet. Il est tout bonnement impossible de les déstabiliser. »

Avant de faire ma sieste, je quittai mon siège pour aller aux toilettes. Celles de l'avant étant occupées, je traversai donc la classe touristique vers les dernières rangées. Tous les passagers de cette zone étaient regroupés sur les places de devant, à part cinq personnes, une femme et quatre hommes, installées à l'arrière. Un large espace inoccupé séparait les deux groupes. Curieux. Comme j'atteignais le fond, je sentis une odeur âcre, fétide, comme du fromage pourri. Elle était encore plus forte dans les toilettes, et je me demandai comment Pan Am pouvait se montrer si négligent. En repassant à travers la classe touristique, je compris que la majeure partie des passagers était massée à l'avant pour s'éloigner de cette puanteur, et je me demandai pourquoi le groupe de cinq restait à l'écart. Je me tournai pour leur jeter un regard, et tous les cinq, ils me dévisagèrent avec une froide méchanceté.

De retour à mon siège, je tassai mon oreiller, me préparai à dormir. Le chef de sécurité d'Eleanor, qui occupait à présent le siège du milieu, me lorgna.

« Alors, qu'est-ce que vous pensez de ceux-là ?

– Qui, ceux-là ?

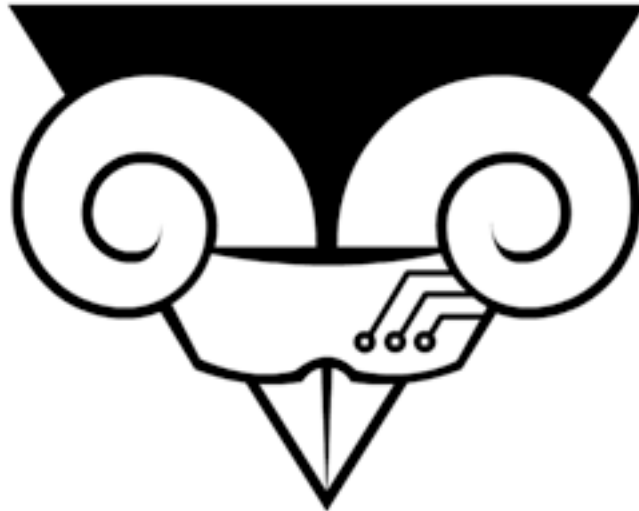
– Les Puants, là-bas.

– Les Puants ? Le terme ne m'était pas familier. (*Des altérés, fit Henry dans ma tête.*) Vous voulez dire que ces gens ont été altérés ?

« Reste au moins en contact », dit-elle. Une unique larme coula sur son visage. « Ne deviens pas un étranger. »

Trop tard pour ça aussi, Eleanor chérie.

Nous étions fous de joie. D'une joie éclatante, incontrôlable, pareille à une herbe folle dans le champ immaculé de nos vies.



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.